

LES VAGUES
HEUREUSES
ET MORBIDES
S'AMOURACHENT
a v e c
DÉLICATESSE

• • • • •

ET POURTANT



DEUXIÈME ÉDITION DE
WEBEKPHRASIS
VARIATIONS

SOMMAIRE

VARIATIONS

- 4 MAIS
Mathilde Grenier
- 6 L'ÎLE
Frédérique Tremblay
- 8 HAREM
Cédric Trahan
- 10 JULIEN L'AVAIT
TANT AIMÉE
Lucie Jean
- 12 AMORT
Olivier Côté
- 13 DISPARITION
Sylvie Rheault

MAIS

par Mathilde Grenier

Les vagues heureuses et morbides s'amourachent avec délicatesse.
Entre mes reins, entre tes mains, nos mers intestines s'agitent
La houle qui dessine tes soupirs a des allures de première messe.

Je suis l'écume sur tes lèvres qui palpitent
Sans arrêt sans arrêt cent caresses
Des regards marais qui bouillonnent trop vite.

À l'aube des aurores tu es mon bouclier sanglier
Tu charges dans mes chairs avec tes rêves bandés
Je te supplie sans crier d'entrer de rester d'oublier

Et pourtant.

Je me retire parce que j'ai le cœur cheval
Tu étais ma sangle mes étriers mon mors
J'étais Appaloosa sans sabots j'avais mal

Tu avais l'odeur des moissons d'un automne qui dort
Les seins comme des armes qui avalent
Tout sur le passage des hommes qui se croient forts

Les femmes heureuses et morbides se taisaient
Lorsque tes yeux leurs yeux se croisaient
Et tu me disais moi comme ça tu m'entends, jamais

Et pourtant.

Nos mains entre les draps de cendre qui s'hameçonnent
Ces vagues-là qui soulèvent nos mots feux de forêt
Les avions-citernes qui nous abandonnent

Nous voulions ériger des statues de jouissance mais
Nous avons peint des canevas de nos pleurs aphones
Gravé les murs de nos cris conditionnels imparfaits

Les envolées de ces promesses à la tonne
Désormais sans douceur tu me les crachais
Au fond de ma gorge – encore elles résonnent

Oui mais toi tes je veux tu dois et pas comme ça
Harnachaient mes envies de nous
Ont noyé mes j'y crois, moi

Nous aurions pu être du monde le bout
Et danser sur les isthmes trop froids
Crier nos cœurs comme des lions trop saouls

Et pourtant.

Les cumulus ne sourient plus
Les muguets ne respirent plus
Les truites ne goûtent plus

Et pourtant.

Nous sommes toujours là
Entre nos bras mous
À s'aimer comme ça.

Et pourtant.

L'ÎLE

par Frédérique Tremblay

Les vagues heureuses et morbides s'amourachent avec délicatesse. Faisant tanguer de gauche à droite son verre, l'homme crée ce manège insolent.

L'unique lumière, provenant du foyer, traverse le breuvage ambré pour en sonder les valse tragiques. Le regard se pose sur les crêtes des vaguelettes et se laisse imbiber. Chose étonnante que l'unité de ces yeux si arides avec le liquide éthylique. Les yeux ne semblent, cependant, pas prendre goût à de telles sensations, car l'homme avale, sans plus attendre, son breuvage. Il essuie du revers de sa manche les commissures de ses lèvres. L'homme s'enfonce dans son siège. Tel un phare, le long corps s'efface pour laisser le regard narquois briller à son sommet. Soudain, un haut-le-cœur oblige l'homme à se cramponner aux accoudoirs de son imposant fauteuil. La terreur débute sa lente submersion, car le regard se teinte d'une noire incompréhension. L'homme tente de se lever, mais la tête est rapidement prise dans un typhon, ce qui l'oblige à se laisser choir dans son canapé. L'homme essaie d'agripper son verre pour relever une quelconque odeur suspecte, mais il ne réussit qu'à le faire rouler hors d'atteinte. Il est impuissant, car son être sombre irrévocablement. Bientôt, l'homme ne maintient plus que sa tête hors des vapes mortelles. Dernier survivant, le regard

glacial se fond, malencontreusement, à la tiédeur de la pièce pour laisser place à deux épaves inertes flottant sur le visage décomposé. Le corps, ainsi déserté, s'affale sur le tapis aux motifs écarlates, bravant les flammes vacillantes.

Quel désappointement de ne pouvoir mourir sous les yeux d'êtres aimés... Et pourtant.

HAREM

par Cédric Trahan

Variability is one of the virtues of a woman. It avoids the crude requirement of polygamy. So as long as you have one good wife you are sure to have a spiritual harem.

- Chesterton

Les vagues heureuses et morbides s'amusent avec délicatesse. Elles se transportent jusqu'au Marquis qui, voyeur, se tient face à l'immensité bleue. Son foulard, soulevé par le vent, se tend en un long faisceau noir et dur - ses bottes de cuir pénètrent le creux exigü des cavités, de ces petites cavités de sable, humides, fraîches et presque charnelles. Retour.

Sur les draps de la mer, les vagues se frôlent et s'effleurent. Le Marquis sent à la surface de l'eau une texture nouvelle, celle de la chair frémissante. Le souffle du midi paraît gémir; peut-être est-ce un goéland. Non. Un goéland arque son bec cerclé et gémit; peut-être est-ce le souffle du midi. Voilà, c'est mieux. Mais encore... En marge : L'hymen anime tout. J'efface. L'hymne anime tout. Où en étais-je...? Je continue... Je saurai. Retour.

Les vagues... Oui. Les vagues. Les courbes. J'efface : morbide. J'efface : s'amusent. Les vagues heureuses s'enlacent avec délicatesse. Les courbes... hmm... les courbes s'allongent. Non.

Les courbes rampent. Elles se plient et se replient sur elles-mêmes jusqu'au sabordage, sur la grève, au soleil, heureuses... Elles écument de joie. Elles s'abolissent l'une dans l'autre; le sixième et le neuvième se sont confondus en une ligne droite, pure. J'efface. En une ligne droite, pure. J'efface. En une ligne droite, pure. Je continue. En une ligne droite pure, devenue simple à force de caresses. Retour.

Aux pieds du Marquis, les vagues, heureuses, viennent s'abattre. J'efface. Elles viennent s'ébattre. Je vois que cela est bon. L'eau transpire de chaleur, et le Marquis hâle sous le soleil de ce sable miroitant. Les beautés s'effondrent avec délicatesse sur le sol, heureuses, abolies. C'est bon, c'est très bon. J'ajoute : en écume elles culminent et s'épuisent. C'est exquis. Ah!... J'ai tant soif de ces créatures... Je continue. Le Marquis pense : j'ai tant soif d'elles... Le Marquis sourit. Que de volupté! Je continue! Les vagues se délectent, les vagues s'éreintent, et les vagues renaissent. Infiniment. Mille beautés! Mille déesses! Retour.

Quelle jouissance! Je relis. Je revis. Je varie et, ravi, je corrige : les Vagues, les Beautés. Quelle puissance...! Le mouvement est en branle. Je continue. Infiniment. Comme les Vagues. Comme le divin Marquis. Je continue. J'efface. Ce va-et-vient est si bon! Je continue. Et pourtant! Si savoureux! Si neuf! J'efface. Non! Je continue! Et pourtant! J'efface. Et pourtant...! Et pourtant...!



JULIEN L'AVAIT TANT AIMÉE

par Lucie Jean

Les vagues heureuses et morbides s'amourachent avec délicatesse.

Ma tête est encore en brume sur une mer de larmes captives. Un an qu'on ne s'est pas vus, Ari, Sainte-Céline et moi. Depuis Julien. L'accident a tout changé. Je suis retourné sur la Côte; Ari, dans les montagnes sur l'autre rive. Nous ne nous sommes plus parlé. Je me devais de retourner inspecter la courbe à pareille température, à pareille date. Alors j'ai roulé avec la Tacoma, espérant transformer en chute l'eau salée qui m'a rendu naufragé dans mon propre esprit. Ari a eu la même idée.

Les traces de sang ne sont plus là. La vitre non plus. Le caoutchouc des pneus est parti quand l'hiver a fondu. La catastrophe ne paraît plus. Combien de nouveaux automobilistes sont passés ici sans savoir ce que cache cette courbe? Ari ne réussit à voir l'asphalte qu'avec les yeux pleins d'eau. Je suis content qu'elle soit là, finalement. Elle hisse sa moto dans ma boîte de pick-up. Nous partons faire un petit tour.

Les nuages dansent. Le soleil ne se force pas, mais il pourrait gagner un prix de présence. Ari raconte son quotidien depuis Julien. Elle me regarde en parlant, mais je n'ose pas quitter la route des yeux. Je combats des sentiments. Ari est si belle. Avec elle, tout

est possible. Elle aurait dû être comme Sainte-Céline. Mais il y a eu Julien et c'est terminé, maintenant.

Je décris mon emploi et mon nouvel appartement. Ari remercie le barista. Leurs doigts se touchent sur le carton ciré. Je disais que mon barbier partait à la retraite et que je ne savais pas où en trouver un autre. Ari n'entend rien. Elle remet sa frange derrière son oreille. Son regard balaye le barista. Je l'interpelle : devrions-nous trouver une table dans le coin? Il y en a une plus loin, selon elle, mais le barista pointe la vitrine. Juste dehors, beaucoup plus proche.

La table est ronde. Nos genoux se cognent. Je pense ailleurs. Ste-Céline est si belle. Avec elle, tout est possible. Elle aurait dû être comme Ari. Mais il y a eu Julien. Ste-Céline accueille les Honda bruyantes et les Mercedes douces. Un homme fait du vélo dans Ste-Céline. Une femme et sa poussette l'arparentent. Elle se fait aimer de ses habitants. Elle garde les secrets. Elle écoute les malades. Ste-Céline est patiente. Il l'avait tant aimée.

Ari me pointe un champ, plus loin. Un rang, personne, des arbres en ceinture. Je stationne la Toyota. Ari me caresse la nuque. Je sais qu'elle pense à Julien. Elle garde les yeux clos, éloigne son visage du mien quand je veux l'embrasser. Un acte sans amour. Elle gémit enfin. Nous sommes juste à l'extérieur de Céline. Ari bat du briquet. Je lui vole quelques bouffées qui se mélangent à ma brume.

J'aimerais pouvoir la caresser, sa peau douce, son odeur de sapin, la déshabiller. Je voudrais pouvoir palper ses seins, passer un début de barbe sur ses frissons, fermer les paupières et entendre son cœur brûlant battre. Je voudrais partager les balancements de ses hanches. Je veux la sentir de l'intérieur, puissant comme Julien l'avait été. Il avait roulé ses mains sur son enveloppe, transperçant l'hymen de ses lois, goûtant le nectar de son ossature, de son architecture. Mais elle avait des courbes que Julien ne maîtrisait pas et elle lui avait fait voir le décor. Et le sang. Puis la noirceur d'un crâne fracassé contre le capot de la voiture, des blessures réparables par don d'organes, une mort entourée de médecins.

Julien m'en avait parlé avant. Il l'avait fait déjà quelques fois. L'énergie l'avait envoûté. Je voulais essayer. Julien m'avait dit que Céline était douce, mais je ne me résignais pas à aimer une ville comme on aime une femme. Et pourtant.

AMORT

par Olivier Côté

Les vagues heureuses et morbides s'amourachent avec délicatesse. Plaisir et souffrance à la limite s'intensifient mutuellement. Être et néant confondent leurs harmonies. Tout commence à s'écrouler et l'univers replie ses ombres. Il ne faut pas avoir peur. Les questions pressent, le temps manque, les regrets fondent, un frisson surgit. Tant de sables mouvants pour une si petite parcelle d'existence? C'est le verdict universel. On se laisse bercer en l'air pour accompagner le vide. L'amour de soi nous miroite l'impossibilité de périr et de se dissoudre en rien, mais l'instant ultime force ces belles certitudes à mentir. Ce n'est pas d'être en train de mourir qui est effrayant, c'est d'en constater l'indéniable séduction. On se perd à même ce qui n'existe pas plus que notre vie avant de naître. Puis apparaissent les premiers vacillements élanés d'une molle extase, expérimentée normalement tout juste après l'orgasme, et que la mort rend soudain visible au troisième œil. Bien plus qu'orgasmique, cette euphorie de glace monte en intensité à mesure que l'égo perd de son emprise. Le tonnerre gronde et le sang galope habilement dans la demeure des pensées, où un tsunami mental se prépare au ralenti, comme pour annoncer le relâchement final. Des myriades de souvenirs remontent à la surface avec la vie des émotions qui ose en vain s'y mêler, tourbillonnante, intemporelle, ni oui ni non, innée, magique. Ainsi l'apogée de vivre est enfin consommée, même si on ne peut la savourer en paix sans disparaître pour de bon. Tout le monde a peur de mourir. Et pourtant.



DISPARITION

par Sylvie Rheault

Les vagues heureuses et morbides s'amourachent avec délicatesse
Tout ondule sur les flots vibrants
Toi debout au centre de l'océan comme un mirage
Je te regarde vaincre la gravité
T'élever dans cette lumière crue
Au centre de ton ventre une bulle se forme
Et ton sexe jaillit de cette prison liquide
J'aimerais enfouir ta tête sous l'eau
Briser ton spectre ciselé d'éclats de verre
Mais tu refais surface
Blanc comme l'écume qui déborde de chaque fracas de mer

Le vent emmêle mes détresses sur le sentier déserté
Un étendard flottant nargue mon horizon lointain
Parfois tu deviens sanglot
Je te laisse éclater
Et tu te transformes en cri
Je t'aperçois de loin devenir un aimant parasité
Dans cette chaleur horizontale
Je reste en marge sur l'accotement à regarder passer ce rêve
Je devrais fondre laisser tout couler et me déverser
Mon cœur échoué sur la falaise me dévisagerait en ricanant

Je voudrais te jeter sur les rochers
Que ta lèvre se perce et saigne
Je goûterais alors doucement tes paupières
Ma langue s'attarderait sur le sel de ta joue
Et mon souffle chaud te façonnerait à nouveau
Mais tu n'as plus de corps
Le sable rouge irrite mes yeux
Dans les vapeurs humides
Je ne te vois plus émerger
Ne reste qu'une équation inscrite sur la pierre

Couchée en noyé sur la plage
Inerte en fille arrachée
J'observe les traces blanches dans le ciel
Aucune forme ne se dessine plus
Et pourtant

Comité de lecture : Sara Giguère, Annie Lanthier,
Geneviève Le Dorze, Édith Payette, Annie-Kim
Robitaille, Cédric Trahan, Francis Tremblay, Élise
Warren

Design : Élise Warren

Dépôt légal — Bibliothèque et Archives nationales du
Québec, 2015